

La tradition peut avoir gardé intacte la légende de Babel, celle-ci n'en constitue pas moins une peinture désagréable de l'homme. L'homme en effet bâtit toujours des tours et aboutit toujours au même résultat. La dernière est en ruines dans les Alpes bavaroises et, Dieu nous soit en aide, voici les trois grandes puissances et la conférence de San-Francisco.

Traduisons la Genèse en anglais moderne: "Et ils disent: Allons, établissons un nouveau monde qui nous donnera le ciel sur terre!" L'effort tenté par l'homme pour se créer un régime de vie en dehors de l'orbite divin n'est pas moins renversant dans sa folie d'impiété que ne le serait une tentative de construire un gratte-ciel dont les ascenseurs monteraient les voyageurs jusqu'au paradis.

"L'œuvre de l'homme n'est jamais si impressionnante que dans les ruines qu'il a laissées," a dit Horace Bushnell. On n'a qu'à visiter un monument comme la muraille de Rome pour s'en rendre compte. A l'époque où elle fut construite, elle a dû, il va sans dire, être très impressionnante, mais ce n'est rien à côté du spectacle qu'elle offre aujourd'hui. Elle git là dans une atmosphère de mystère.

Ainsi en est-il de toutes les ruines humaines. Œuvre de l'homme, elles ont cessé de lui appartenir. Elles appartiennent aux siècles. Le temps les a fait siennes.

L'homme dompte le cheval et le mène au combat. Il invente le moteur à essence pour entraîner un char d'assaut. Il navigue sous l'eau pour noyer les femmes et les enfants. Il fait la conquête de l'air pour assassiner les enfants.

J'ai toujours soutenu que, avant de nous engager dans les affaires internationales qui comportent des traités avec les puissances étrangères, nous devons considérer les questions plus importantes qui intéressent l'Empire britannique. Je l'ai dit lorsque le feu M. Curtin et M. Fraser étaient dans cette enceinte, si nous voulons de l'internationalisme, nous pouvons lui trouver d'abord une place dans notre propre empire. Les questions primordiales et essentielles qui devraient nous préoccuper avant ces accords internationaux sont celles qui influent sur le bien-être de l'Empire, telles que la préférence commerciale, la défense et la migration au sein du Commonwealth. Il nous faut résoudre ces problèmes en premier lieu, car il est inutile d'espérer l'harmonie dans notre empire dans le domaine de la politique étrangère sans accorder notre attention aux principes fondamentaux. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne se sont très bien entendus durant la guerre et il importe fort maintenant qu'ils coopèrent en temps de paix. J'ai déjà fait observer qu'il n'est pas sage que le Canada se joigne aux entreprises pan-américaines, mais le Canada s'est engagé ainsi en passant par dessus la tête de tous les autres dominions. Il a commis une erreur et posé un acte rétrograde qui pourrait entraîner la dissolution de l'Empire britannique. En outre, j'ai souligné déjà que, au cours des derniers quatre siècles, la

[M. Church.]

sécurité mondiale reposait sur le fait que la Grande-Bretagne possédait la suprématie des mers.

J'ai fait mention antérieurement des délégués compétents et des observateurs zélés qui représentaient notre parti à la conférence. J'ai parlé de l'excellent travail qu'ils ont accompli et j'exprime maintenant l'espoir qu'on les réservera pour l'étude des questions qui intéressent de plus près l'Empire.

L'accord de San-Francisco suit l'accord qu'ont passé la Grande-Bretagne et la Russie. Lors de la conférence de Yalta, M. Churchill, au nom de la métropole, a conclu cet accord bilatéral dont les importantes parties contractantes étaient la Grande-Bretagne et la République soviétique. Ces deux puissances ont passé un pacte de sécurité de dix ans qui n'a rien à voir avec l'accord en question. Les Etats-Unis ont fait de même. Ils ont conclu un accord qui est complètement étranger à l'accord de San-Francisco.

La même chose est arrivée en 1920. La Société des Nations avait à peine commencé à fonctionner que déjà les grandes puissances se mettaient en quête d'alliés possibles avec lesquels elles pourraient conclure des traités. En d'autres termes, elles rejetaient tout simplement les pactes qu'elles avaient signés. Un grand historien, H. A. L. Fisher, dans son *Histoire d'Europe*, a dit:

La Société des Nations ne peut être meilleure que les Etats membres qui la composent. S'ils désirent la paix la Société fournit le mécanisme au moyen duquel la paix peut être mieux assurée et mieux maintenue, mais qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de Société des Nations, un Etat qui est décidé de faire la guerre peut toujours y parvenir.

Que penser alors de San-Francisco? Y a-t-il lieu d'en espérer une plus grande mesure de succès que dans le cas des trois anciennes sociétés semblables qui ont abouti à un échec? Ceux qui ont foi en la Charte soutiennent avec beaucoup d'éloquence ici et en dehors que les Nations Unies devraient former une organisation mondiale comme l'énonce la Charte, qui serait un geste ou un symbole de coopération entre les nations, un nouveau ciel et une nouvelle terre. Je me suis donné la peine de lire le compte rendu du Congrès des Etats-Unis afin de prendre connaissance des débats qui ont eu lieu au Sénat américain sur la charte. J'y ai constaté qu'on était d'avis que même si la chose n'était pas d'une grande utilité elle ne pouvait pas faire de tort; ainsi on vota en faveur de sa création comme une chose désirable mais non comme un moyen d'éliminer la guerre. Ce raisonnement ne tient pas debout "aussi longtemps que les nations guidées par un esprit de justice, sont libres d'agir selon que leurs intérêts le leur dictent", comme